

Comptes-rendus, opéra. Innsbruck, les 23 et 25 août 2018. Cavalli (Apollo / Toni), Hasse (Semele / Osele).



Comptes-rendus, opéra.
Innsbruck, les 23 et 25 août
2018. Cavalli (Apollo / Toni),
Hasse (Semele / Osele). Une
production « jeune » de haute
tenue et un retour au
répertoire du XVIIIe siècle qui a longtemps été la marque de
fabrique de ce festival tyrolien. **Cavalli** en sort avec les
honneurs d'une réussite quasi exemplaire à travers le choix
d'une œuvre fondatrice. En regard, la seconde production
lyrique révèle un chef d'œuvre oublié du maître de l'opéra
seria. **La Semele de Hasse** est une splendide découverte.

Eros et désordres chez les Dieux



Si les conflits amoureux nourrissent l'opéra dès les origines, on ne peut que saluer le choix pertinent de ces deux œuvres qui tissent entre elles des liens thématiques sinon stylistiques. **Les Amours d'Apollon de Busenello** (cf notre photo) **et Cavalli** – dont c'est leur première collaboration – n'est plus vraiment une découverte, depuis l'enregistrement de Garrido et quelques productions éparses

(dont une en allemand à Vienne en 2003 et une en danois à Copenhague en 2014), mais il constitue une œuvre fondamentale, sans doute le premier véritable opéra baroque par la synthèse que le poète réalise des sujets abordés dans les premiers opéras florentins. Busenello et Cavalli y injectent une forte dose d'humour et entérinent l'esthétique des registres mêlés. Apollon qui s'était moqué de Cupidon reçoit de ce dernier une flèche qui le rend amoureux de la chaste Daphné ; pour échapper à son prétendant, elle se voit transformée en laurier, devenant ainsi une immortelle digne du prince des musiciens et des poètes. A cette intrigue principale, Busenello ajoute deux intrigues parallèles (les amours contrariées de Céphale et Procris et de Titon et l'Aurore) qui nourrissent les péripéties du drame et nous valent de beaux moments musicaux.

La sobriété des décors, quelques rideaux subtilement agencés, les jeux d'ombres et le dédoublement de certains rôles par des comédiens, rappelant l'importance des jeux de miroirs dans cet opéra inaugural placé sous le signe baroque par excellence de la métamorphose, orchestrés par Alessandra Premoli, agrémentés des superbes costumes de Mariana Fracasso, ont été un des éléments de la réussite de cette production juvénile, en rien inférieure aux productions « adultes ».

Dans le rôle magnifique de **Daphné**, **Sara-Maria Saalman** se montre d'une grande finesse et d'une grande musicalité ; tout en retenue, le personnage exige une parfaite et subtile maîtrise du recitar cantando, également très bien assimilée par l'Apollon solide et pathétique, au bon sens du terme, de **Rodrigo Sosa Dal Pozzo**, déjà entendu l'an dernier dans l'Octavia de Keiser : son célèbre lamento, « Misero Apollo » fut bouleversant, faisant écho au superbe chant plaintif de Procri (admirable **Deborah Cachet**), qui clôt le premier acte (« Volgi, deh volgi il piè »), chef-d'œuvre du style récitatif monteverdien auquel Cavalli rend d'ailleurs hommage à maintes reprises dans sa partition. Le personnage espiègle d'Amour est superbement incarné par le timbre juvénile et haut perché de **Giulia Bolcato** que nous avons découvert à Venise dans l'Eritrea. Tous les autres interprètes s'en tirent avec les honneurs : aucune faute de goût ou de style chez la Cirilla de **Isaiah Bell**, le Peneo sombre d'**Andrea Pellegrini**, ou chez le superbe Alfesibeo de **Jasmin Rammal-Rykala**, baryton racé, très efficace dans le rôle du devin. Etrangement on déplorera la voix instable de **Juho Punkeri** dans le rôle de l'éconduit Cefalo, alors que dans celui de Pan ou de Titon, il s'en sort bien mieux. On n'a pu hélas apprécier les talents d'Eléonore Pancrazi, souffrante ce soir-là.

Dans la fosse, **Massimiliano Toni** dirige avec style et intelligence une partition d'une grande beauté, où le récit se fait chant et le chant récit. La musique de Cavalli est de ce point de vue le plus bel hommage rendu au génie poétique de Busenello.





Un siècle plus tard, le drame musical vénitien a laissé la place à l'opéra seria. La réforme est passée par là. Hasse fut l'un des compositeurs les plus prolifiques et l'un des rares à avoir mis en musique la totalité des drames de Métastase. Mais le dramma per musica n'est pas le seul genre cultivé par les compositeurs de

la réforme : la sérénade en est une forme elliptique, exigeant moins de personnages et puisant presque exclusivement dans le réservoir mythologique. La **Semele** reprend un thème cher au baroque, par sa composante métamorphique. L'œuvre de Hasse, représentée à Naples en 1726, un an après le triomphe de sa *Didone abbandonata*, reprend la structure des airs alternant avec les récitatifs, mais riche en récitatifs accompagnés. L'adultère de Jupiter est ici traité sur un mode un peu plus léger, bien que toute la gamme des affetti y soit représentée, permettant au compositeur de déployer une palette sonore d'une incroyable inventivité. Sur le plateau une projection géante de la salle des Géants du Palais du Té de Mantoue qui dans la seconde partie se transforme en scène bucolique, avant de reprendre son apparence première. Quelques éléments de décor – rideau, banquette, table, un grand lit géant, dont le drap rouge évoque l'érotisme intense des personnages – sont au service d'une efficace direction d'acteur, une gageure pour une œuvre où l'action y est réduite au minimum. Le travail de **Georg Quander** y est remarquable : ni transposition contemporaine, ni relecture dévoyée, mais un respect strict de la partition, magnifié par les superbes costumes de **Veronika Stemberger**.

C'est un immense plaisir de retrouver **Francesca Aspromonte** dans un répertoire plus tardif. Son engagement dramatique y est exceptionnel : un sens toujours aigu de la diction et une intelligence du texte qui forcent le respect ; dès son air

d'entrée, « Vago fior sul verde prato », elle parvient à faire ressortir les nombreuses finesses de la partition, tout comme au début de la seconde partie (superbe accompagnato « Care selve beate a voi ritorno »), mais sait être bouleversante face aux inquiétudes suscitées par les tergiversations de Jupiter (« Taccio, sospiro e gemo »). **Roberta Invernizzi** est une Junon dont la vaillance vocale, malgré les années, n'est jamais prise en défaut, doublée qui plus est par une musicalité sans faille et un investissement dramatique toujours stimulant. Il faut l'entendre notamment dans son grand aria di sdegno « Va, spergiuro », qui fait écho à celui de Jupiter – **Sonia Prina** n'y a jamais été aussi convaincante (électrisante interprétation de « Del mio fulmine al solo gran lampo », un des sommets de l'œuvre). Mais il faudrait quasiment citer tous les airs, car leur qualité y est exceptionnelle, tout comme les duos et trios (en particulier, celui qui achève la première partie distille un pouvoir roboratif irrésistible : « Morirò con la speranza »).

L'orchestre **Le Nuove Musiche** rend un vibrant hommage à Hasse, dont le répertoire est l'un des plus difficiles à restituer. Claudio Osele dirige sa phalange en mettant en valeur les nombreuses subtilités de cette incroyable musique qui font taire les contempteurs d'un genre souvent négligé en raison de sa structure mécanique censée laisser peu d'espace aux interprètes. Ce préjugé est balayé d'un revers de baguette. La recreation de cette Semele constitue une double réussite : l'une des meilleures interprétations d'un opéra de Hasse et la révélation d'un authentique chef d'œuvre.

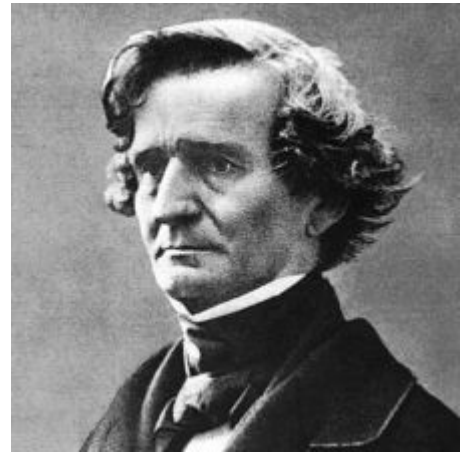
Compte-rendu opéra. Innsbruck, Festwochen der Alten Musik, Francesco Cavalli, Gli amori di Apollo e Dafne, 23 août 2018.
Rodrigo Sosa dal Pozzo (Apollo), Sara-Maria Saalman (Dafne), Giulia Bolcato (Amore), Deborah Cachet (Procri, Ninfa, Musa),

Eléonore Pancrazi (Aurora, Ninfa, Musa), Isabelle Rejall (Itaton, Venere, Filena, Musa), Isaiah Bell (Morfeo, Cirillo, Pastore), Juho Punkeri (Titone, Cefalo, Pan), Jasin Rammal_Rykala (Panto, Alfesibeo, Pastore), Andrea Pellegrini (Sonno, Giove, Peneo), Massimo Arbarello, Fabio Bellitti, Sebastiano Di Bella (comédiens), Alessandra Premoli (mise en scène), Mariana Fracasso (costumes), Accademia La Chimera, Massimiliano Toni (direction)

Johann Adolf Hasse, *Semele*, 25 août 2018. Francesca Aspromonte (Semele), Roberta Invernizzi (Giunone), Sonia Prina (Giove), Georg Quander (Mise en scène), Veronika Stemberger (Décors et costumes), Le musiche nuove, Claudio Osele (direction)

**Compte-rendu, oratorio.
Festival Berlioz, le 25 août
2018. Berlioz : l'Enfance du
Christ. Jean-François Heisser**

Compte rendu, oratorio. La Côte Saint-André, Festival Berlioz, Château Louis XI, le 25 août 2018. Berlioz : l'Enfance du Christ. Jean-François Heisser. Le texte est de Berlioz, le plaçant dans la bouche du Père de famille, ismaélite, qui accueille Marie et Joseph lors de la fuite en Egypte, dernier volet de sa trilogie sacrée



« L'Enfance du Christ ». Par-delà le message évangélique, cette hospitalité fraternelle n'est-elle par encore d'une actualité brûlante ? Même s'il nous laisse une fameuse Grande messe des morts et un Te Deum, Berlioz ne s'est jamais signalé par son adhésion à l'Eglise de son temps, en dehors de son enfance. Oratorio de portée universelle, malgré l'emprunt fait aux évangiles, l'Enfance du Christ n'appartient pas à cette littérature sulpicienne, un peu mièvre, qui fleurissait alors. Du reste le succès, exceptionnel et durable, que remporta l'ouvrage ne doit rien au clergé ni à l'institution ecclésiale.

« La porte n'est jamais fermée, chez nous, aux malheureux »

Le livret, totalement rédigé par le compositeur, se signale par sa qualité. On connaît les extraordinaires qualités d'écriture de Berlioz, et qu'il s'agisse de versifier tel passage ou d'animer la prose des récitatifs, ses textes, délibérément simples, voire naïfs, archaïsants, ont la fraîcheur comme la force requises par le sujet. Toujours sa prosodie est intelligible, aussi naturelle que celle de Lully en son temps. Disparates pour certains, le langage musical apparaît extrêmement varié : de la musique de chambre (trio

des jeunes Ismaélites) à la tragédie lyrique (air d'Hérode, halluciné, ordonnant le crime), en n'oubliant pas le finale séraphique, éthéré, confié au seul récitant et au chœur a cappella, tout ce dont est capable Berlioz se trouve condensé dans cet oratorio si étrange, aux couleurs les plus douces comme les plus agressives.

C'est **Jean-François Heisser** qui dirige l'**orchestre de chambre Nouvelle-Aquitaine** (ancienne appellation « Poitou-Charentes »). La direction, attentive, efficace, est au service exclusif de l'œuvre qui trouve là une interprétation exceptionnelle. C'est clair, construit et coloré à souhait, les modelés, les phrasés sont superbes. La complicité du chef et de son orchestre est parfaite. Il n'est pas de pupitre qui n'ait l'occasion de s'exprimer de façon magistrale. Les cordes, ductiles, précises, aux phrasés superbes, tout au long de l'ouvrage, bien sûr, mais aussi les cuivres (en fanfares puissantes au chœur des devins), et, par-dessus-tout, les bois, si souvent sollicités. Evidemment le célèbre trio des Ismaélites (deux flûtes et harpe) est magistralement joué. L'équilibre entre pupitres, entre l'orchestre et le chœur ou les solistes, est dosé avec subtilité et concourt à la pleine réussite de cette production. La probité du chef n'a d'égale que sa maîtrise. Les chœurs de l'orchestre de Paris, si décriés il n'y a pas longtemps par le syndicat des professionnels du chant choral, parce que bénévoles, atteignent à l'excellence : sonores, articulés, avec de beaux phrasés et des couleurs rares (chœur des devins, chœur des anges, andante mistico de la fin), toujours équilibrés.

La distribution ne connaît pas la moindre faiblesse, y compris dans les petits rôles, fort bien tenus. On ne sait par qui commencer tant les principaux solistes méritent des éloges. **Eric Huchet**, dont la carrière est jalonnée de succès mérités, nous vaut un récitant puissant, d'une parfaite élocution, au timbre chaleureux, un parfait évangéliste. **Laurent Alvaro** qui chante aussi le père de famille, est un splendide Hérode, dont le songe (« Ô misère des rois ») et la rage (« Eh bien, par le fer, qu'ils périssent ») sont justes, habités. La voix,

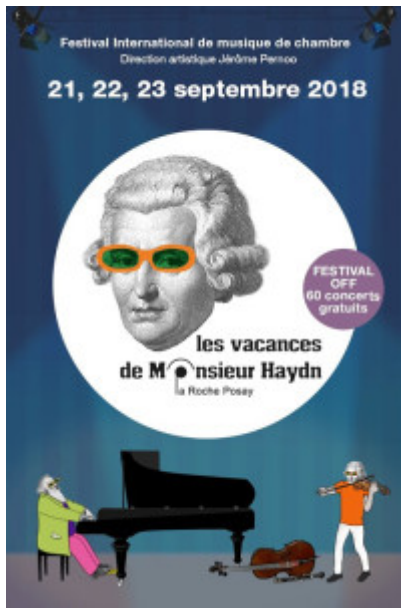
sonore, imposante, sait se colorer à propos, qu'il s'agisse de sa méditation douloureuse comme de sa folie meurtrière. Marie est **...Marie Lenormand**, touchante de sensibilité, de douceur. **Franck Lopez**, Joseph, partage cette expression jusqu'au moment où il lui faut se montrer insistant pour que sa famille soit hébergée. Quant à Polydore, hospitalier, ismaélite, c'est l'impressionnant **Christophe Gutton**, dont la belle voix de basse, chaleureuse, va apaiser les souffrances des migrants. Le finale, dès avant le trio chambriste, nous touche par sa justesse expressive, dépourvue de mièvrerie. Le chœur a cappella, de plus en plus ténu, qui s'achève par un quadruple piano, nous étreint. Le long silence qui suit le dernier accord traduit bien l'intense émotion qui a gagné un public dont les applaudissements sont enthousiastes et chaleureux, malgré le vent froid qui s'est abattu sur la structure.

Le Festival pouvait-il trouver meilleure introduction à l'année Berlioz qui va s'ouvrir ?

Compte rendu, oratorio. La Côte Saint-André, Festival Berlioz, Château Louis XI, le 25 août 2018. Berlioz : l'Enfance du Christ. Jean-François Heisser. Crédit photo © Festival Berlioz – Bruno Moussier

LA ROCHE POSAY : Les Vacances de Monsieur Haydn, les 21,22,

23 sept 2018



Les Vacances de Monsieur Haydn. 21,22,23 sept 2018. BRAHMS, HAYDN et CHARLY MANDON... 3 jours de musique de chambre, décomplexée, accessible pour tous. La Roche Posay accueille chaque mois de septembre son festival chambriste : Les Vacances de Monsieur Haydn (Cinéma, Gymnase, église). Cette année les 21, 22, 23 septembre 2018 marquent la ... déjà 14^e édition d'un cycle de concerts hors normes qui réussit à décroiser le classique et rendre en particulier la musique de

chambre particulièrement proche de tout un chacun. Sur le visuel officiel 2018 paraît en pianiste, aux côtés de Haydn violoniste, **Johannes Brahms**, le plus classique des Romantiques, et de façon avérée, grand admirateur de Haydn (en témoignent entre autres ses Variations sur un thème de Haydn, jouées dans la version pour piano à 4 mains opus 56, lors du dernier concert, le 23 sept à 18h30, Gymnase). De Haydn à Brahms, se développe une même intelligence de l'architecture, un soin rigoureux de l'équilibre de la forme « classique », mais pour chacun des « traits » spécifiques et singuliers : humour, facétie, jeu et grande capacité d'expérimentation chez Haydn (il n'est pas l'inventeur des genres symphonie, quatuor... pour rien ; puissance introspective, pudeur et mystère, passion et sensualité des couleurs chez Brahms... Celui qui fut proche de Robert Schumann, et très complice avec son épouse, la pianiste et compositrice Clara, se livre finalement entre les notes et derrières les mélodies, tel un sanguin secret dont la langue est la musique. En particulier sa musique de chambre.

BRAHMS, HAYDN et CHARLY MANDON...

Jérôme Pernoo, violoncelliste et directeur artistique, dédie ces nouvelles Vacances 2018 à la musique de chambre de Brahms, qui compose l'un des journaux intimes les plus captivants à suivre. Un voyage sentimental et personnel qui donc pendant 3 jours, est à vivre grâce à l'engagement des artistes invités. Au cœur de cette exploration de l'intime, Haydn prend forme tout autant par la présence de ses Quatuors à cordes dont la forme et les défis, exigent beaucoup des instrumentistes : une expérience partagée avec les auditeurs qui éprouvent et mesurent leur sens de l'écoute et leur jeu collectif.

Brahms, Haydn... le 3^{ème} pilier de cette édition 2018 est l'écriture du compositeur en résidence **Charly Mandon (né en 1990)**, « compositeur 2.0, vidéaste aussi, soucieux de communiquer avec les publics, « à la fois inspiré du classicisme de Haydn, du romantisme de Brahms et pourfendeur ingénieux de courants qui le précèdent, ce Mandon est bien de son temps ! ». Les amateurs comme les néophytes pourront goûter et se délecter des formes habituelles de la musique de chambre : Sonates (violon / piano, clarinette / piano, violoncelle / piano...), Trios (violon / violoncelle / piano, ...), Quatuors à cordes seules (ou avec piano), Quintettes aussi, et même sextuor à cordes... sans omettre les pièces spécifiques (voire inédites) de Charly Mandon (« Rite barbare » pour violon et piano, Triptyque pour violoncelle, mais aussi Quatuor à cordes, Quintette pour clarinette...). Brahms, Haydn, Mandon : voici l'équation emblématique de l'édition 2018, un trio prometteur, riche en dialogues et

perspectives musicales, présent dans chaque concert.

Artistes conviés en 2018 : Florent Héau (clarinette), Raphaëlle Moreau (violon), Stephen Waarts (violon), Mathieu Herzog (alto), Jérôme Pernoo (violoncelle), Ivan Karizna (violoncelle), Nicholas Angelich (piano), Jérôme Ducros (piano), Nathanaël Gouin (piano), Quatuor Agate.

8 CONCERTS de musique de chambre... Lancement le 21 septembre à 19h puis 21h (Cinéma), puis le 22 septembre, concerts à 15h (église), 19h (Cinéma), 21h (Gymnase) ; le 22 septembre : concerts à 12h (Gymnase), 14h30 (Cinéma), enfin 18h30 (Gymnase).

4 CONCERTS coups de cœur

Nos 4 coups de cœur du Festival Les Vacances de Monsieur HAYDN
2018 :

4 concerts à ne pas manquer

Vendredi 21 septembre, concert d'ouverture :

A 19h, au cinéma de La Roche Posay

Joseph Haydn, Quatuor à cordes ; Charly Mandon, Rite barbare pour violon et piano ; Johannes Brahms, Trio pour violon, violoncelle et piano n° 2 op. 87

A 21h, au gymnase de La Roche Posay

Johannes Brahms, Sonate pour clarinette et piano op. 120 n° 1 ; Charly Mandon, Pièces pour piano, Johannes Brahms, Quatuor pour violon, alto, violoncelle et piano op. 25

Samedi 22 septembre :

A 21h, au gymnase de La Roche Posay

Johannes Brahms, Trio avec clarinette, violoncelle et piano op. 114 ; Charly Mandon, Sonatine pour violon et piano ; Johannes Brahms, Quintette avec violon, alto, violoncelle et

Dimanche 23 septembre :

A 18h30 au gymnase de La Roche Posay

Charly Mandon, Triptique pour violoncelle et piano ; Johannes Brahms, Variations sur un thème de Haydn pour piano à 4 mains op. 56 ; Johannes Brahms, Sextuor à cordes n° 1 op. 18

RESERVEZ ICI

<https://www.lesvacancesdemonsieurhaydn.com>

Outre les 8 concerts « officiels » du 14^e festival Les Vacances de Monsieur Haydn à La Roche Posay, **60 concerts (gratuits de 20 mn, de 10h à 18h)** composent aussi un festival « off » ouvert à tous.

Depuis 2009, le Festival est une éco-manifestation, soucieuse de l'environnement... une autre qualité que le rend incontournable en région POITOU-CHARENTES. Sur place le festivalier, peut organiser son séjour et l'accès aux concerts au village de Monsieur Haydn (Haydn Café, boutique, billetterie...). Plus d'infos ici :

<https://www.lesvacancesdemonsieurhaydn.com/festival>



Festival « IN », 8 concerts

4 concerts de musique de chambre en soirée
(vendredi 19h et 21h, samedi 21h, dimanche 18h30)

22 € chaque concert (tarif réduit* : 17€)

Abonnements

Pass Maxi Haydn pour les 4 concerts du soir

80 € (tarif réduit* : 60 €)

4 concerts « ComVoulVoul » en journée

(samedi 14h30 et 19h, dimanche 12h et 14h30)

Payez ce que vous voulez !

(sans réservation sur les « COMVOULVOUL »)

*tarif réduit : adhérents, – de 18 ans, étudiants, demandeurs d'emploi, clients sociétaires du Crédit Agricole de la Touraine et du Poitou

et aussi

Festival « OFF », 60 concerts

concerts gratuits de 20 minutes de 10h à 18h

Les Pass, les offres in et off :

RESERVEZ ICI

https://www.vostickets.net/billet/PGE_MUR_IMAGE/yBoAALnX~kJKTHVYY1ptUVh1EQA

Accès à la Roche Posay :

La Roche Posay est située au sud de TOURS, vers Poitiers.

– Par la route : autoroute A10* sortie 26, Châtelleraut
Nord, direction La Roche Posay

*pour tout savoir sur vos conditions de circulation, écoutez
Radio VINCI Autoroutes

– En train : Gare TGV à Châtelleraut,
liaison par bus, départ devant la gare TGV

Pour toute information pratique (transport, hébergement...)
contactez l'Office de tourisme : 05 49 19 13 00

EN SAVOIR PLUS ? LIRE aussi notre ENTRETIEN exclusif avec

Jérôme Pernoo, directeur artistique, pour mieux comprendre le fonctionnement et la ligne artistique du Festival LES VACANCES DE MONSIEUR HAYDN :

Il porte depuis sa création, la cohérence du Festival à La Roche Posay, Les Vacances de Monsieur Haydn : **le violoncelliste JÉRÔME PERN00** explique la singularité du cycle de concerts le plus captivant de la rentrée : éclectique et pourtant resserré sur le chambrisme le plus exigeant, ouvert, accessible, facile. Chaque mois de septembre, une colonie d'instrumentistes inspirés jouent la carte de la musique de chambre, célébrant le génie inventif de Joseph Haydn, mais aussi des compositeurs qui ont prolongé son art de la nuance et du dialogue. Dont évidemment l'actuel auteur en résidence, Charly Mandon. Cette année, pendant 3 jours, pour la 14^e édition se déroule les 21, 22 et 23 septembre 2018. Entretien avec Jérôme PERN00, directeur artistique du Festival. [Lire notre entretien complet](#)



CD, coffret événement. WAGNER : TANNHAÜSER par SOLTÍ (1971) – DECCA 3 cd + 1 disc Blu ray



CD, coffret événement. WAGNER : TANNHAÜSER par SOLTÍ (1971) – DECCA 3 cd + 1 disc Blu ray. La voici enfin la version de référence dont la globalité symphonique éblouit par sa tension éruptive, sa sensualité, et plus... sa lascivité mordante, âpre, vénéneuse telle qu'elle s'exprime à travers l'orchestre voluptueux de Solti, pilote

électrisant les pupitres du Philharmonique de Vienne en 1971. Solti, maestro hongrois, détient le record des enregistrements wagnériens, auteur de la première intégrale du Ring en stéréo à partir de 1958 (avec l'Or du Rhin). S'il n'eut jamais les faveurs de Bayreuth, échouant localement à convaincre les instrumentistes de l'orchestre et l'équipe du Festival (comme à Paris), Solti affirme un dramatisme inoubliable chez Wagner. A t on jamais écouté ici pareille Vénus, ensorcelante, irrésistible : Christa Ludwig, opérant dès le début, dans la fameuse bacchanale dansée d'ouverture (puisque'il s'agit ici de la version de Paris), une séquence inoubliable en volupté érotique d'une décharge inouï : celle qui souhaite retenir l'artiste Tannhäuser (soi Wagner lui-même) à ses côtés, au sommet des délices physiques et sexuels les plus envoûtants, démontre l'étendue de sa maestria souveraine. Pourtant le poète se détache d'elle, usé et fatigué de ses extases à

répétition (René Kollo). Certes on aura pu goûter Elisabeth plus claire et angélique (Helga Dernesch) et Wolfram plus brillant et noble (Victor Braun)... mais la tenue de l'orchestre, le feu incandescent dont Solti (immense wagnérien) a le secret, s'impose et affirme ici la version de référence : une lecture qui rayonne par son orchestre scintillant, voluptueux et intensément dramatique. Voilà qui rend tendue la volonté et les efforts du poète repentí désireux de trouver son salut par la foi et à travers l'amour loyal et indéfectible que lui voue la tendre Elisabeth...



Kollo affirme avec aplomb la force et la violence de la passion amoureuse (apprise aux côtés de Vénus) dans sa confrontation pour le tournoi poétique du II, quand



Wolfram incarne un idéal amoureux plus courtois et idéalisé (car il aime sans retour la belle Elisabeth). Puis, Solti s'empare du chœur des Pèlerins à Rome, sur la route qu'emprunte Tannhäuser maudit, exilé, repentí, en quête de son salut au III, et finalement c'est le cortège funèbre d'Elisabeth morte qui surgit, suscitant la mort du damné... Solti éblouit par son sens cinématographique de chaque tableau, amoureux et tragique, sur lesquels il fait souffler un élan d'une émotion irrépressible. C'est à la fois bouleversant, grandiose et sincère. L'orchestre dit tout.

Presque 50 ans après sa première édition, cette lecture n'a pas pris une ride, d'autant que complétant les 3 cd en version remastérisée (24 bit / 96 khz), le disc Blu ray ajoute à l'attractivité de cette réédition de première importance. CIC de CLASSIQUENEWS de septembre 2018

CD, coffret événement. WAGNER : TANNHAÜSER par SOLTÍ (1971) – DECCA 3 cd + 1 Blu ray / CLIC de CLASSIQUENEWS de septembre 2018.



DECCA / SOLTÍ / WAGNER

LIRE AUSSI notre présentation du coffret DECCA SOLTÍ : The operas (36 cd Decca) / Février 2013

<http://www.classiquenews.com/wagner-the-operas-sir-georg-solti-decca/>

Compte-rendu, oratorio,. La Côte Saint-André, le 24 août 2018. Haydn : Die Schöpfung. Laurence Equilbey.



Compte-rendu, oratorio,. La Côte Saint-André, Festival Berlioz, Château Louis XI, le 24 août 2018. Joseph Haydn : Die Schöpfung. Laurence Equilbey. Comme pour ses précédentes éditions, le Festival Berlioz, élargit son répertoire aux ouvrages les plus riches. La relation à Berlioz est tenue,

même si ce dernier publia une analyse fouillée et critique de la version française, après s'être enthousiasmé pour le chef d'œuvre de Haydn. Pour la circonstance, Bruno Messina a invité Laurence Equilbey, qui promène cette Création depuis quelques semaines, avant de poursuivre une riche tournée. Elle se frotte à cette vaste fresque de longue date, de façon régulière. Pour mémoire, elle la dirigeait en 2012, pour les vingt ans d'Accentus, à Pleyel, puis, en mars 2017, à Aix, dans une version scénique. C'est dire si elle la connaît, tout comme ses chanteurs d'Accentus.

Une Création inaboutie

On connaît son approche, souvent renouvelée, des œuvres qu'elle inscrit à ses programmes. La Création en est une nouvelle illustration. Le chaos annonce non seulement le puissant « Und es ward Licht ! », mais aussi une lecture singulière. En effet, les accents des basses prennent ici une valeur telle que l'on oublierait le jeu des bois. Ce parti pris de vigueur n'abandonnera jamais cette lecture, fut-ce au détriment de tout ce qui ne relève pas de l'énergie : la fraîcheur des peintures naturalistes, figuratives, la poésie intime, la dimension métaphysique, par exemple. Ses solistes, capables de la suivre dans des tempi parfois invraisemblables, se révèlent fort inégaux. Gabriel, puis Eve, sont chantés, comme on en a l'habitude par une même soprano. **Ce soir, nous découvrons la lumineuse Chiara Skerath**, au timbre chaud, à la voix souple, agile, d'une conduite et d'une longueur de souffle rares, dont toute la tessiture est égale, bien timbrée. L'articulation est exemplaire et permet de comprendre le texte sans recourir au programme. Toutes ses interventions sont autant de bonheur, y compris dans les ensembles où ses partenaires sont quelque peu en retrait.

NDLR : [VOIR Chiara Skerath dans le Couronnement de Poppée à Nantes \(reportage vidéo classiquenews\)](#)

Martin Mitterrutzner est Uriel. Sa conviction et son engagement sont réels. Las, ce ténor trouve vite ses limites. Les aigus peuvent être laids, lorsqu'ils sont projetés, la voix est ingrate, inégale, dépourvue de soutien, dans le grave tout particulièrement. Raphaël, puis Adam sont confiés à **Rafael Fingerlos**, qui déçoit également, à la peine dans sa quinte grave. Ce n'est manifestement pas une basse. N'étaient ces finales, le chant est timbré, aisé, solide. On comprend mal ces erreurs de casting.

Acteur essentiel, le chœur se montre à la hauteur de l'enjeu, les polyphonies sont claires, les fugues magistrales. Les finales de chacune des trois parties sont là pour le démontrer. Cependant, Laurence Equilbey prend le parti d'accélérer certains mouvements au point de les défigurer. Les indications de Haydn ne sont jamais équivoques et ne laissent qu'une relative liberté aux interprètes. Que penser d'un maestoso sans majesté, propre à faire défiler les chasseurs alpins, d'un allegretto pris allegro, d'un andante galopant ? La conception de la grandeur imposée par le chef n'a que peu de rapport avec celle de Haydn, pas plus que la peinture de la nature au travers des figuralismes et d'une instrumentation magistrales. La prouesse technique, l'éclat en guise de projet ? Certes, les applaudissements saluent l'exploit, mais la frustration est réelle. L'orchestre, de son côté, doit progresser : le travail est inabouti, certaines attaques imprécises, les timbres et l'articulation sont en-deçà des attentes. A quoi bon mobiliser des instruments d'époque pour un tel résultat ? Le continuo apporte de son côté quelques couleurs et un peu de fantaisie dans l'introduction et l'accompagnement des récitatifs. Cela ne suffit pas pour rééquilibrer la balance.

Compte rendu, oratorio,. La Côte Saint-André, Festival Berlioz, Château Louis XI, le 24 août 2018. Joseph Haydn : Die Schöpfung. Laurence Equilbey, Chiara Skerath, Martin Mitterrutzner, Rafael Fingerlos. Crédit photographique © Festival Berlioz – Bruno Moussier

LILLE, ONL : l'intégrale MAHLER 2019

ODYSSÉE MAHLÉRIENNE à LILLE.
CYCLE MAHLER : Symph. Titan, le
1er fév 2019. Alexandre Bloch
directeur musical de l'ONL
Orchestre National de Lille nous
promet une nouvelle saison
constellée de grands moments
symphoniques. Après la
réalisation de la création
française de Tempus Fugit de
Magnus Lingberg, nouveau
compositeur en résidence, couplée
à une somptueuse lecture du
Ballet Petrouchka de Stravinsky,



dans sa version originelle de 1911 (nouveaux jalon dédié à
l'odyssée des Ballets Russes : programme « Fête orchestrale »,
les 27 et 28 sept 2018), la grande affaire d'Alexandre Bloch
en 2019, demeure surtout l'intégrale des Symphonies de Mahler,
premier cycle avant l'été 2019, puis le dernier d'ici fin
2019, soit une intégrale qui profitera certainement des jalons
anciennement réalisés par l'Orchestre sous la conduite de son
fondateur, Jean-Claude Casadesus, mahlérien expérimenté.

L'odyssée mahlérienne demeure un jalon décisif pour tout chef
symphonique. C'est aussi un accomplissement à la fois spatial
et spirituel, d'une ambition spectaculaire (jamais vue depuis
Berlioz et Wagner : la Symphonie des 1000 -exécutants-, ou 8è
Symphonie, en témoigne). Mahler se raconte dans chacun de ses
9 Symphonies (la 10è étant restée à l'état d'esquisses
inachevées). Avec Richard Strauss, Mahler est le compositeur

symphoniste le plus doué au début du XX^e siècle. Son écriture exprime les aspirations de l'être, à la fois démunie, frustré, insatisfait mais qu'une irrépressible espérance porte au delà des souffrances endurées, vers des cimes que les couleurs de l'orchestre savent peindre avec une ineffable acuité. Chaque Symphonie de Mahler développe son lot de douleur, de secret, de plénitude intime, enfin d'accomplissement spirituel. C'est pour chaque partition, un voyage et un pèlerinage aux étapes incertaines voire inouïes. Mais au bout du chemin, il y a grandiose et juste, la vision céleste qui apaise et comble l'âme désirante.

Mahler fut surtout un chef reconnu, en particulier à l'Opéra de Vienne de 1907 à 1911, opérant une révolution dans la façon de présenter les ouvrages. Sa direction à Vienne bien qu'exemplaire (âge d'or de la maison lyrique avant la première guerre) se solde par un échec retentissant car il doit démissionner, alors atteint par une grave maladie. Le compositeur ne connaîtra que peu de succès, ses symphonies étant toutes incomprises voire détruites par la critique haineuse... Le Mahler symphoniste de génie est réhabilité par des chefs inspirés tels Bruno Walter (qui fut son disciple), Leonard Bernstein, puis les plus grands chefs, Bernard Haitink, Rafael Kubelik, Pierre Boulez (pour nous le moins convaincant), surtout Claudio Abbado qui fait de chaque opus, une traversée vers l'au-delà.



Les 5 premières symphonies sont ainsi programmées sur le premier semestre 2019. Alexandre Bloch et l'Orchestre National de Lille abordent le premier volet symphonique de Mahler, soit 5 opus qui pour certains convoquent les voix solistes et le chœur, dans des programmes à l'architecture immédiatement explicite. Dans les symphonies qui suivent, surtout les 6 et 7, sommets de l'inspiration mahlérienne à notre avis, avec la 8è au dispositif colossal sur le thème de Faust, l'écriture devient plus abstraites, proche de la psyché du compositeur, élaborant un labyrinthe fascinant de musique pure.

Les 5 premiers RVS de 2019 : Symphonies n°1 à 5 de Gustav Mahler

1er février 2019, 20h

MAHLER : Symphonie n°1 « Titan »

(première partie : Ouverture des Noces de Figaro, Concerto pour cor et orchestre n°4 de MOZART)

2 février 2019, 18h30

Concert SMARTPHONY®

Immersion interactive (grâce à son smartphone) dans l'univers symphonique, puis portable éteint, écoute de la symphonie de Mahler proprement dite

28 février 2019, 20h

MAHLER : Symphonie n°2 « Résurrection »

3 avril 2019

MAHLER : Symphonie n°3

l'éveil du printemps

8 juin 2019

MAHLER : Symphonie n°4

Âmes d'enfants

couplée avec « Nach(t)spiel » pour violon et orchestre de
Benjamin Atahir
final additionnel au Konzertstück de Max Bruch (joué au début
du programme)
Avec comme soliste Nemanja Radulovic, violon

28 juin 2019
MAHLER : Symphonie n°5
Pour Alma

En **LIRE plus** sur [le site de l'ONL Orchestre National de Lille](#)

A l'occasion de l'intégrale des Symphonies de Mahler par
l'Orchestre National de Lille et Alexandre Bloch,
CLASSIQUENEWS dédie une nouvelle série aux Symphonies de
Gustav Mahler. [Lire ici notre dossier complet MAHLER](#)

Symphonie n°1 Titan (1889)

<http://www.classiquenews.com/gustav-mahler-symphonie-n1-titan-kubelik/>

Symphonie n°2 Résurrection (1895)

<http://www.classiquenews.com/symphonie-n2-resurrection-de-gustav-mahler/>

Symphonie n°3 (1896)

<http://www.classiquenews.com/gustav-mahler-3-eme-symphonie-rafael-kubelik/>

LIRE aussi l'intégrale Mahler par Pierre Boulez (1994 – 2011)

<http://www.classiquenews.com/cd-pierre-boulez-integrale-mahler-1994-2011/>

Symphonie n°2 par Claudio Abbado (ARTE, 2010)

<http://www.classiquenews.com/gustav-mahler-symphonie-n2-claudio-abbadoarte-en-direct-dimanche-6-juin-2010-19h10/>

LIRE aussi notre dossier GUSTAV MAHLER (2006)

<http://www.classiquenews.com/gustav-mahler-1860-1911/>

**CD, événement. JS BACH :
Vikíngur Ólafsson, piano (1**

cd DG Deutsche Grammophon, 2018) .



CD, événement. JS BACH : Vikingur Ólafsson, piano (1 cd DG Deutsche Grammophon, 2018). Depuis un an, l'écurie DG Deutsche Grammophon élargit la palette de ses talents, en accueillant le pianiste islandais Víkingur Ólafsson dont le précédent programme, premier et convaincant, était dédié à Philip Glass. L'interprète

poursuit un parcours sans faute dans ce nouvel album, dédié à JS BACH dont il sélectionne Préludes et Fugues, originelles et transcriptions, certaines signées de sa main (air de la cantate « Widerstehe doch der Sünde ».)... Fragments très bien choisis du Clavier bien tempéré, mais aussi Sinfonia (au contrepoint redoutable), ... transcriptions historiques aussi signées Busoni, Rachmaninov, Ziloti... chaque séquence ainsi enchaînée, compose un tableau global d'une indéniable cohérence ; Ólafsson précisant le génie multiforme d'un Bach, maître du développement aussi intense, expressif, caractérisé que court. C'est un « maître de l'histoire courte ». Ou du court métrage pourrions nous dire plus justement. Quelques exemples d'un parcours qui se fait voyage et traversée enchantés ?

Le premier Prélude exprime ce caractère d'éternité, hors du temps, avec une liquidité aérienne, d'une limpidité de ton laquelle souligne la clarté contrapuntique et l'éloquence inéluctable du discours musical. Le Chorale d'après Kempff est plus incarné, habité, personnalisé, d'une pulsion jazzy étonnante, vive presque saisie dans l'urgence : Ólafsson a bien raison de parler du génie de Bach, tel un maître hors style, éclectique et moderne.

Dans le Prélude BWV 855 : le pianiste réalise une élévation céleste désincarnée, toute de fluidité aérienne, miroir d'une innocence recouvrée tel un miracle; puis une vivacité transcendante laisse s'exprimer librement l'énergie de la musique pure : la Fugue est vive, frémissante, nerveuse, écho d'une ascension plus laborieuse, presque âpre, citant l'effort pour tant de limpidité coulante.

L'Adagio (plage 5), d'après celui pour orgue BWV 528, est le plus long des 35 airs du cd (à part les Variations BWV 989, totalisant 11 mn) : de plus de 5 mn, l'Adagio exprime le retrait des eaux ou la lente et inéluctable immersion dans la nuit calme et tranquille, nocturno d'une poésie qui berce l'âme. Douceur, précision, clarté du jeu et du toucher, le pianiste convainc ; il sait nourrir le crescendo vers plus de lisibilité ; sait renforcer la séduction magnétique de cette pièce suspendue, elle aussi hors temps, vrai son de l'éternité.

Autre cas de figure pour le Prélude et Fugue BWV 850 : le Prélude est caractérisé, sa Fugue d'un allant qui renonce et qui montre combien d'ailleurs un Michel Legrand a puisé largement dans cette alternance de détente et de tension : l'élasticité électrique, précise et fluide du pianiste enchante.

Bel ajout, dans cette compilation personnelle : le Chorale (plage 8), d'une rare intériorité lové dans le mystère du verbe (transcription de Busoni, l'homme des énigmes), avec justesse d'intonation, la fin qui murmurée, s'épuise dans l'ombre...

Diptyque de la fulgurance écrite, le double volet BWV 847 affirme à l'inverse l'urgence tragique, dramatique, intense du Prélude (9) ; auquel succède la sublime Fugue elle aussi saisissante par sa rythmique jazzy, jubilation, et joie pure. La plage 11 se distingue car l'aria BWV 54 est ici transcrit par le pianiste Olafsson lui-même : sa progression de l'ombre à la lumière fait scintiller sa tendresse caressante, son

sentiment de sérénité éternelle...

Dans les Variations BWV 989, Vikingur Olafsson fait valoir (page 18) une très subtile gestion du rubato, limpide, clair, expressif et sans appui ni accent qui en ralentirait l'allant.

Pour finir, distinguons enfin, les derniers jalons de ce cycle en tout point captivant. La page 26, est la Partita originellement pour violon (BWV 1006), transcrite par Rachmaninov : elle étincelle par sa candeur enivrée.

Les pages 30, 31, 32, sont le Concerto pour clavecin BWV 974, lequel rayonne de la même façon depuis son Adagio miraculeux de simple enchantement, là encore suspendu hors temps. Sous le velours suggestif du pianiste, c'est comme la caresse inespérée, venue de l'éternité.



Enfin, la page 33, air transcrit par Busoni, est un splendide chorale (BWV 639) qui récapitule tout ce qui a été dit, développé, ornementé, d'un calme grave presque lugubre comme un carillon funèbre mais d'une tranquille certitude. La versatilité et la justesse dont fait preuve le pianiste

islandais réussit ici un somptueux hommage au génie de Bach : exprimant sa part sidérante et inventive sans jamais la réduire à une synthèse en virtuosité. Chapeau bas. CLIC de CLASSIQUENEWS de septembre 2018.

CD, événement. JS BACH : Vikingur Olafsson, piano (1 cd DG Deutsche Grammophon, 2018)

DVD, critique. WAGNER : Die Meistersinger von Nürnberg – Kosky / Jordan, Bayreuth 2017 (2 dvd DG Deutsche Gramophon) .

DVD, critique. WAGNER : Die Meistersinger von Nürnberg – Kosky / Jordan, Bayreuth 2017 (2 dvd DG Deutsche Gramophon).



UN RETOUR AU SUJET CENTRAL DES MAÎTRES CHANTEURS EST-IL SI DIFFICILE A RESTITUER SUR SCENE ? Voici la nouvelle production des Maîtres Chanteurs de Wagner, au Festival de Bayreuth été 2017 (signée du metteur en scène juif Barrie Kosky), hélas « dénaturée » (même si le résultat comme spectacle est cohérent) par tout ce qui a suivi et s'est réalisé après Wagner. La question que pose le spectacle est : peut-on encore jouer Wagner, sans tirer la réalisation vers son instrumentalisation

par les nazis, sans aussi ses propos antisémites ? Car enfin, l'opéra, la seule comédie (géniale) de Wagner (créée à Munich en 1868), est un manifeste démontrant la nature sacrée de l'art et la vocation prophétique de l'artiste à transmettre cette vision aux spectateurs : « l'art conserve les valeurs les plus hautes de l'humanité, célèbre l'amour, la fraternité, la concorde et la paix des peuples, au delà et a contrario des toutes les idéologies politiques et des religions qui tendent à opposer et affronter les hommes entre eux ». L'art réunit, renforce le sentiment de fraternité et d'entente. Si l'on s'en tient à ce seul sujet (central) à travers le personnage clé du cordonnier et maître de la guilde des chanteurs, Hans Sachs,

l'opéra de Wagner est une sublime manifestation qui sacralise et la poésie et le chant, et le statut de l'artiste (lui-même donc) comme apôtre de cette seule religion valable : l'humanisme (et la culture).

Dans les faits, Sachs tout en célébrant l'amour d'Eva pour Walther, renonce à tout désir, et préfère se dédier à la transmission de son art pour l'avènement d'une société radieuse, éduquée, sublimée par son culte de la beauté et de la poésie. Un idéal suprême qui reste le but et le grand dessein de toute civilisation au sens le plus noble de ce terme. Noble idéal et pour nous, triste constat : on voit bien que notre société en est très éloignée.

Les références dont est truffé ce spectacle, en 3 époques différentes semblent donc encombrer et polluer l'action, comme c'est le cas de nombreuses productions, dont la précédente production à Bayreuth, signée Katarina Wagner... trop distancée, trop transposée, ... elle aussi trop modernisée ; comme bien souvent, malgré quelques idées habiles mais anecdotiques, l'action s'épaissit (un comble pour une comédie) car l'intrigue au lieu d'être clarifiée, en sort confuse, sous l'accumulation des références et des allusions en tout genre.

Nous rêvons donc de voir une version des Maîtres Chanteurs dépoussiérée et neuve, à l'époque médiévale, célébrant les vertus d'un art ouvert à l'étranger pour être régénéré : car c'est bien le sujet ici, que défend Wagner ; le jeune « perturbateur » Walther – sujet de la passion naissante d'Eva, « ose » transgresser l'art vénéré par Hans Sachs mais avec un génie inédit, capable de l'enrichir plutôt que de le menacer. Cette vision promue par Wagner devrait en faire réfléchir plus d'un (sur sa tolérance) et recentrer la mise en scène sur les vraies questions que soulèvent l'opéra : le sens et la valeur morale, citoyenne, éthique de l'art, l'apport de l'étranger, la relation aux autres, la compassion et la transcendance...

On ne regrettera pas le travail d'acteurs très fouillé de

Barrie Kosky (directeur du Komische Oper de Berlin) ici, mais l'idée d'inscrire toute l'action des Maîtres, à travers la relation ambiguë de Wagner vis à vis des juifs, réduit de beaucoup la portée et le sens d'une action lyrique dont le sujet principal est la sacralisation de l'art poétique et lyrique.



Autour de l'excellent Sachs de Michael VOLLE, humain, tendre, profond (qui chantait à Bayreuth jusque là, Beckmesser, mais fut déjà Sachs à Salzbourg en 2013), brillent avec plus ou

moins d'éclat certains habitués aussi de Bayreuth dont l'angélique et candide ténor **Klaus Florian VOGT**, ici même salué pour ses Lohengrin éthérés, adolescents (un peu lisses ont dit les plus difficiles), qui incarne en 2017, un Walther innocent, un rien trop fragile. D'autant que sa partenaire, amoureuse transie, Anne Schwanewilms, Maréchale du Chevalier à la rose à Salzbourg il y a quelques années, n'a pas la pureté ni la candeur juvénile que requiert le rôle de celle dont l'amour est mis en jeu.

Dans la vision de Barrie Kosky, certes, – lectures à triples voire quadruples sens, Eva c'est Cosima en 1875, à l'époque de Wagner... (comme ici Hans Sachs est Wagner lui-même... ce qui enrichit considérablement la relation – amoureuse?- du vénérable et de la jeune beauté, trophée du Concours-, mais un timbre plus jeune et clair pour incarner Eva, eût été plus convaincant : celle dont les sentiments se montrent tout aussi intenses et palpitants à l'égard du vénérable et si proche Hans Sachs, exige un angélisme incandescent, une féminité plus trouble, comme instable, surtout intranquille.

Saluons néanmoins le très bon David de **Daniel BEHLE**, le non moins convaincant Beckmesser de **Martin Johannes KRÄNZLE** : précis, proche du texte, dont l'aplomb et la justesse vocale

épaississent le rôle de celui dans lequel beaucoup voient le méchant juif et aussi le chef Hermann Levi, qui dirigea le premier Parsifal à Bayreuth.

En fosse, **Philippe Jordan** qui a dirigé l'ouvrage à Paris, déploie précision et fluidité dans une partition plus raffinée et subtile qu'il n'y paraît, éclairant aussi la dimension psychologique trouble et profonde (le duo Sachs / Eva, vaut bien celui de Wotan / Brünnhilde) ; on aurait néanmoins souhaité davantage de débridé comme de liberté du geste qui ne voit ici que le manifeste sacralisant l'art et la place de l'artiste dans la société, oubliant quand même la part comique, facétieuse et parodique de l'ouvrage serti par Wagner. La direction reste scrupuleuse et sérieuse.

Nonobstant nos réserves (l'Eva bien peu crédible, Walther, un rien trop sage...), le spectacle est riche et élaboré, – contestable dans son positionnement sémantique, mais cohérent visuellement, grâce aux décor et aux costumes, comme à la participation épatante du chœur du Festival, lequel semble trouver ses marques naturelles dans ce spectacle, moins abscons que ceux qui l'ont précédé. A voir indiscutablement.

DVD, critique. WAGNER : Die Meistersinger von Nürnberg – Kosky / Jordan, Bayreuth 2017 (2 dvd DG Deutsche Gramophon).

**CD événement. BRAHMS :
Intégrale des 4 Symphonies**

par Daniel Barenboim et la STAATSKAPELLE BERLIN (2018, 4 cd DG Deutsche Grammophon)

CD événement, critique. **BRAHMS :
Intégrale des 4 Symphonies par
Daniel Barenboim et la
STAATSKAPELLE BERLIN (2018, 4 cd
DG Deutsche Grammophon).** Tandis

que certains chefs « osent » et
réussissent (Herreweghe) un
Brahms dépousssiéré et allégé,
transparent et clair, certains
parmi l'arrière garde, avec
orchestre sur instruments
modernes, poursuivent leur

lecture brahmsienne dans un effectif étoffé, puissant et
volontiers large. Telle option est largement assumée par
Daniel Barenboim, directeur musical de la **STAATSKAPELLE
BERLIN**, véritable héroïne de ce cycle symphonique qui a été
aussi le sujet d'une tournée de concerts. Lyrique et
romantique, c'est à dire parfois échevelé et passionné, le
geste du chef impose surtout un souffle permanent et un sens
du détail dans l'architecture, qui a fait précédemment le
charme irrésistible de ses Symphonies d'Elgar (enregistrées
pour Decca).

Vieille et institution parmi les plus anciennes du continent
européen (fondée en 1570), la Staatskapelle Berlin démontre ce
que nous avons détecté chez Elgar récemment, sa sonorité
riche, généreuse, mais aussi charpenté que caractérisée
(cordes onctueuse, cuivres solides et lugubres, nobles et
souverains, vents fruités).





Les cordes gagnent en transparence, en particulier par ce que Barenboim a choisi de diviser les violons : le son est d'autant moins épais, mais il sonne large. L'attention portée au détail, aux phrasés, rapproche telle direction du geste d'un sculpteur dont le ciseau opère une ciselure digne de Phidias au Parthénon. Quelques clés de compréhension pour mieux mesurer la réussite du présent cycle intégral ? Distinguons d'abord la juste énergie, à la fois canalisée et tendue dès la Symphonie n°1 ; tandis que, s'appuyant sur des tempi lents et profonds, qui creusent et amplifient le souffle dramatique, la n°2 resplendit d'un lyrisme régénéré, comme printanier. La clarté polyphonique s'expose avec majesté et naturel dans le Finale de la n°3 (où chaque ligne du Choral est clairement tissée et détachée). De la N°4, Barenboim éclaire la fine trame nostalgique des vents. D'un bout à l'autre, Barenboim démontre qu'il est possible d'approcher Brahms avec un effectif imposant sans sombrer dans le pathos le plus indigeste, grâce à son intelligence du détail et des nuances. Très bon cycle qui assoit derechef le prestige et l'excellence de la phalange berlinoise (aux côtés des Philharmoniker Berliner).

CD événement. BRAHMS : Intégrale des 4 Symphonies par Daniel Barenboim et la STAATSKAPELLE BERLIN (2018, 4 cd DG Deutsche Grammophon).

APPROFONDIR

BARENBOIM / STAATSKAPELLE BERLIN

LIRE notre compte rendu critique du cd Symphonie n°1 d'ELGAR par Daniel Barenboim et la STAATSKAPELLE BERLIN :

<http://www.classiquenews.com/cd-compte-rendu-critique-elgar-symphonie-n1-1908-staatskappelle-de-dresde-daniel-barenboim-1->

[cd-decca-2014-clic-de-classiquenews-de-mai-et-juin-2016/](#)

CLIC de classiquenews de mai et juin 2016





**COMPTE RENDU, Festival.
MUSIQUE & MÉMOIRE, les 25
ans. Week end III (dernier) :
les 28 et 29 juillet 2018. JS
BACH par Vox Luminis.**

COMPTE-RENDU, Festival. MUSIQUE & MÉMOIRE, les 25 ans. Week end III (dernier) : les 28 et 29 juillet 2018. JS BACH par Vox Luminis. Rares les festivals implantés, généreux et ouverts, au nord de la Loire et de surcroît dans l'Est rural... Ancré dans son (splendide) territoire des Vosges du Sud (Pays des 1000 étangs), voilà 25 ans que le Festival **MUSIQUE & MEMOIRE** défend une autre idée de la culture vivante, accessible et pointue, populaire et exigeante. Ici, en trois actes (trois week ends), le meilleur du Baroque actuel permet de recouter les grandes œuvres du répertoire, capables d'être réinventées par les meilleures jeunes phalanges de la scène d'aujourd'hui : les désormais familiers **TIMBRES** (heureux invités depuis 6 ans), **LES TRAVERSEES BAROQUES** (nouveaux venus cette année), les plus reconnus, qui ne cessent d'éblouir par leur approche de la musique chorale religieuse : **VOX LUMINIS**... Le premier week end (14 et 15 juillet 2018) a permis d'écouter l'**ORFEO** de Monteverdi dans une formulation ciselée, vivante, chambriste défendue par **LES TIMBRES** et l'excellent baryton français **Marc Mauillon**... Un défi artistique que seul **MUSIQUE & MEMOIRE** sait relever chaque année.



Fabrice Creux, fondateur du Festival, le plus important parmi les offres estivales en Haute-Saône, – et dans la région « Bourgogne France Comté », a à cœur de réinventer le principe et le fonctionnement d'un festival inscrit dans son territoire. Le Pays des Mille étangs, la couverture boisée et les miroirs d'eau impriment à l'événement qui s'est déroulé

dans la seconde moitié du mois de juillet 2018, son caractère à la fois raffiné (dans le choix des interprètes) et simple, et même chaleureux... valeurs humaines incarnées par l'équipe du Festival qui sait comme au Québec, rendre évident et naturel, l'accès au concert ; rendre facile et sans chichi, l'expérience de la culture. Hors des salles de concerts et d'opéra habituelles, souvent guindées et froides, le Baroque se réinvente ici, d'année en année, grâce à ce que vivent les festivaliers à Luxeuil-les-Bains, Faucogney, Servance, Melisey, Lure, Héricourt, Fougerolles... sites désormais emblématiques du travail de Fabrice Creux localement. Le Festival ose et défriche ; réalise plusieurs dispositifs innovants à l'adresse du public, comme la visite, le dîner puis le concert « couché » (à l'écomusée du Pays de la cerise, en complicité avec l'ensemble associé, LES TIMBRES). La période est à l'innovation heureuse

Le temps de notre présence à MUSIQUE & MÉMOIRE, en ce dernier week end JS BACH (28 et 29 juillet), on mesure l'adéquation parfaite entre la nature des propositions musicales et les lieux où elles s'inscrivent et se déroulent ; on recueille les mêmes impressions collectées au fil des années d'une présence régulière. C'est là que se réinventent dans un esprit d'ouverture et de simplicité, la formulation du concert, la recherche d'une ligne artistique, conçue comme une expérimentation permanente sur le long terme. A travers l'affiche baroque, majoritairement développée, Fabrice Creux sait enrichir le propos, tisser des filiations antérieures ou postérieures, offrir de nouvelles pistes de réflexion et de compréhension (cf la célébration, unique en France alors, des 400 ans de Froberger, génie oublié du début XVII^e, légitimement fêté sur le territoire où il a vécu et composé...

[VOIR notre reportage les 400 ans de Froberger au Festival Musique & Mémoire 2016](#)). C'est surtout l'expérience singulière d'un compagnonnage particulièrement maîtrisé, assuré pendant plusieurs années aux côtés des artistes : le travail artistique pendant le festival et aussi pendant l'année auprès des cibles scolaires, réalisé avec **LES TIMBRES** est en cela exemplaire ; c'est une complicité unique qui aura permis de nombreuses créations pendant l'été ([Proserpine de Lully en version chambriste originale / Musique & Mémoire 2015](#) ; [Musiques au temps de Shakespeare](#), entre nostalgie indicible et poésie suprême sur le renoncement et la célébration des saisons, ou donc cette année, cet Orfeo monteverdien donné lui aussi en version chambriste...). Le propre de MUSIQUE & MÉMOIRE est de se réinventer constamment, trouvant les défis qui assurent une attraction inépuisable auprès des publics, et aussi les moyens de les réussir. Ce lien qui s'est tissé avec les artistes, accomplit souvent d'étonnantes réalisations.



Le Baroque au sommet VOX LUMINIS à MUSIQUE & MÉMOIRE

VOX LUMINIS à Musique & Mémoire... Cette année, pour le dernier week end des 25 ans, le festivalier a pu retrouver un ensemble déjà présent : VOX LUMINIS (créé en 2004), et dans deux programmes en particulier qui rehaussent encore cette intelligence de la coopération artistique. Fabrice Creux a invité l'ensemble belge (composé de 10 chanteurs, et de 16 instrumentistes) à relire les piliers du répertoire baroque sacré, le Magnificat (Lure, samedi 28 juillet 2018) puis la Messe en si (Dimanche 29 juillet dans la Basilique Saint-Pierre de Luxeuil les Bains) de Johann Sebastian Bach : deux lectures d'une puissance ciselée exceptionnelle, – jalons désormais mémorables de cette édition des 25 ans.

A LURE (église Saint-Martin, le 28 juil), en une extension esthétique qui rétablit la place de chacun et donc le génie immédiat, franc, fulgurant de JS Bach, les Vox Luminis chantent plusieurs partitions, avant celle de Johann Sebastian : une



cantate de Pachebel, puis le Magnificat de Kuhnau, lequel précéda Bach au poste de Directeur de la musique de Leipzig. Les effectifs instrumentaux sont quasi identiques entre chaque partition. L'écoute globale rétablit ce style commun partagé alors, soucieux du verbe mais aussi d'une étonnante séduction sonore (grâce aux trompettes, flûtes, hautbois)... la souplesse de l'orchestre, en format sonore d'un équilibre idéal, renforce l'impact des voix, composant deux chœurs de chaque côté des musiciens ; aux côtés du raffinement fleuri de Pachebel, on reste saisi par l'activité ciselée de Kuhnau, dont le Magnificat annonce directement l'écriture de son successeur à Leipzig, Johann Sebastian. Energie, somptuosité, Kuhnau éblouit par sa maîtrise du style concertant ; d'autant que dans cette configuration, les chanteurs de Vox Luminis savent articuler avec un naturel confondant, laissant toute la

place au sens du texte ; l'humilité de Marie, élue parmi les femmes, en gagne un éclat de premier plan.

En comparaison, le Bach de 1723 (première version pour sa première grande occasion à Leipzig) électrise par sa maîtrise du contrepoint, son architecture souveraine qui fait entendre le son de la perfection céleste en un incroyable mouvement de jubilation collective. La vitalité de Vox Luminis se montre d'une incroyable souplesse, dans la grâce (Et exultavit) comme dans l'introspection plus mystérieuse (Quia respexit). Comme il l'a précédemment réalisé dans le cd déjà enregistré (Magnificat et Dixit Dominus: [lire ici notre critique du cd VOX LUMINIS : MAGNIFICAT de JS BACH / DIXIT DOMINUS de HANDEL – 1 cd Alpha](#)), Lionel Meunier, fondateur de Vox Luminis, assume pleinement des choix de tempo jusque là jamais entendus, dont « Omnes generationes », qui semble porter l'émotion saisissant le chœur des croyants, confrontés à ce qui a surgi précédemment, comme une onde miraculeuse irradiant toute l'assemblée alors émue; cette nuance qui creuse l'incise humaine, exprime toute la tendre espérance du fervent. On souscrit alors pleinement à ce qu'écrivait Camille de Joyeuse, en octobre 2017, au moment de la parution du disque Alpha en particulier pour le duetto « Et misericordia » ... « suspendu, interrogatif, c'est le plus déchirant ; il se fait prière pour le Sauveur en vu de l'obtention du salut... fine ciselure, d'une sobriété désarmante. » Du disque au concert, tant d'intelligence et de naturel demeurent captivant tout au long du concert à Lure.



Le lendemain, dimanche 29 juillet 2018, un cran est dépassé encore pour la clôture du 25^e Festival, sous la somptueuse nef de la Basilique Saint-Pierre de Luxeuil les Bains (et devant son buffet d'orgue, magistral massif de bois sculpté

où Pierre est raconté dans des médaillons, de part et d'autres d'atlantes michelangeluesques). Un écrin parfaitement adapté pour l'événement qui va s'y réaliser. Et quel défi pour les chanteurs et les instrumentistes ; un Everest de la liturgie baroque, le monument sacré le plus difficile et le plus délicat à réussir : la Messe en si de Johann Sebastian. On ne récapitulera pas ce qui compose l'essence d'une partition élaborée sur 30 ans dont le faux éclectisme formel, désigne en vérité la cohérence et la pensée d'un génie inégalé qui pense l'acte de ferveur au delà des contingences des cultes, protestant et catholique. Puisqu'il les englobe tous les deux en une vision suprême. A la fois universelle et fraternelle.

Le parcours nous intéresse : du début à la fin, c'est bien le cheminement du croyant, son expérience spirituelle, de méandres en doute, de certitude en espérance, de quête en sérénité enfin atteinte ; tout est dit, exposé, exprimé comme les jalons d'un pèlerinage qui dure toute une vie et dont les enjeux comme le sens profond interrogent la condition de l'homme.

Effectivement cet Everest musical engage celui qui croit et celui qui pense, à travers un cycle de séquences qui aussi, musicalement, démontrent dans sa diversité foisonnante, la virtuosité d'un Bach à son sommet. Aria solo, duos, chœurs, contrepoint, et double chœur... Johann Sebastian fait comme Monteverdi dans son Vespro della Beata Vergine (1610) : il déploie une invention alors inégalée, ose des dispositifs

nouveaux, invente un genre sacré, qui tient et de l'oratorio et de l'opéra. A la façon d'un fabuleux collectionneur, Bach assemble, compose, diversifie les formes et les les effectifs. Les 10 chanteurs de Vox Luminis nous font face, chacun exprimant individuellement et collectivement la puissance du texte. La finesse de l'intonation globale, comme l'incarnation solistique, inquiète, surprend, emporte... jusqu'à l'Agnus Dei dont le dépouillement (instrumental : rien que la voix et le continuo), dit la fulgurance de ce qui est alors révélé, en un temps où l'éternité surgit ; le jeune contre-ténor Alex Chance incarne alors un moment suspendu où le temps et l'espace fusionnent et se figent, véritable chant de grâce qui efface toutes les souffrances éprouvées.

Lionel Meunier qui fut l'élève à La Haye de Peter Kooij, et qui chante aux côtés de ses partenaires, comme baryton, avoue qu'il attendra encore avant d'enregistrer ce qui tient déjà d'une prouesse remarquable. Sans démonstration ni déclamation appuyée, sans intention artificielle, c'est essentiellement la sincérité intime du geste vocal de Vox Luminis qui nous a ce soir au sens littéral du terme, « sidéré ». Son contrepoint, son articulation, le naturel tissé en humanité et en sincérité, saisissent par leur franchise et leur souplesse. L'approche est semblable à une tapisserie : du détail, de la ciselure dans chaque geste vocal, et aussi une lisibilité naturelle de l'élan choral, une claire vision de l'architecture globale. En version allégée, transparente, palpitante, – du fait de son seul effectif, la Messe en si sonne à Luxeuil les Bains comme régénérée par Vox Luminis. Voilà qui clôt de magnifique façon, l'édition des 25 ans de MUSIQUE & MÉMOIRE. Jamais en reste d'une idée, d'une nouvelle offre, ou d'un fonctionnement novateur voire visionnaire, Fabrice Creux, comme s'il avait une claire vision du Festival futur, nous annonce pour les 25 ans prochains, et dès l'édition 2019, un changement de cap, et une formulation elle aussi renouvelée... à suivre. Rendez vous est déjà pris en juillet prochain.

Plus d'infos sur le site du Festival MUSIQUE & MÉMOIRE

<http://www.musetmemoire.com>

et sur la page facebook du Festival

<https://www.facebook.com/festivalmusetmemoire/>

Illustrations : Les Timbres : Myriam Rignol et Julien Wolfs ©
Myriam Rignol – Vox Luminis © Nicolas Maget
